

De rencontre en rupture, l'amour sur la brèche

Nancy Huston, *L'empreinte de l'ange*, Montréal/Arles, Leméac/Actes Sud, 1998, 336 p.

Sylvie Chaput, *Promenades*, Québec, L'instant même, 1998, 108 p.

Gabrielle Poulin, *Qu'est-ce qui passe ici si tard?*, Sudbury, Prise de parole, 1998, 128 p.

Blandine Campion

Number 92, Winter 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37888ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Campion, B. (1998). Review of [De rencontre en rupture, l'amour sur la brèche / Nancy Huston, *L'empreinte de l'ange*, Montréal/Arles, Leméac/Actes Sud, 1998, 336 p. / Sylvie Chaput, *Promenades*, Québec, L'instant même, 1998, 108 p. / Gabrielle Poulin, *Qu'est-ce qui passe ici si tard?*, Sudbury, Prise de parole, 1998, 128 p.] *Lettres québécoises*, (92), 23–24.

Nancy Huston, *L'empreinte de l'ange*, Montréal/Arles, Leméac/Actes Sud, 1998, 336 p., 29,95 \$.
Sylvie Chaput, *Promenades*, Québec, L'instant même, 1998, 108 p., 14,95 \$.
Gabrielle Poulin, *Qu'est-ce qui passe ici si tard ?*, Sudbury, Prise de parole, 1998, 128 p., 15 \$.

De rencontre en rupture, l'amour sur la brèche

ROMAN
Blandine Campion

Trois romancières retracent pour nous les contours et détours d'intrigues amoureuses qui, au delà des discours balisés ou banalisés, s'ingénient à contrecarrer les compromissions de l'Histoire, les ruses du quotidien et le poids du réel.

FICTION OU RÉALITÉ, tout commence toujours par une rencontre, par un échange de regards délimitant irrémédiablement, pour ceux qui l'expérimentent, un *avant* et un *après*. « Leurs yeux se rencontrèrent », comme dirait Jean Rousset, et l'histoire débute là, dans ce choc entre deux personnages de papier, deux consciences, Elle et Lui, au détour d'un hasard, d'une circonstance particulière qui prend soudain, au fil des pages, l'allure d'un tournant de la destinée. Puis l'histoire, éternelle et sans cesse renouvelée, se poursuit d'aléa en péripétie : se conjuguent ici les figures connues, mais toujours fascinantes, du triangle amoureux, du maître épris de l'élève, de l'érosion routinière, jusqu'à cet ultime instant où le sentiment se tient tout juste en équilibre sur le fil tranchant de l'existence, susceptible, d'une seconde à l'autre, de sombrer dans l'indifférence, la haine, le mépris, ou bien de jouer au phénix en renaissant de ses cendres.

Rien là que nous n'ayons déjà lu et relu, vous direz-vous. Certes. Et pourtant... Sous la plume d'auteurs de talent, et celles dont il est question ici n'en manquent pas, la magie opère encore, croyez-moi.

L'amour à cloche-pied

L'expression peut surprendre. Pourtant, c'est bel et bien de l'amour à cloche-pied que traite le septième roman de l'écrivaine Nancy Huston, intitulé *L'empreinte de l'ange*. Cet amour qui, comme la vie humaine et comme le récit lui-même, chemine tantôt gaiement, tantôt péniblement, « un pied dans nos petites histoires et l'autre dans l'Histoire du siècle » (p. 291). La petite histoire, c'est celle qui, en ce mois de mai de l'année 1957, à Paris, met soudain en présence Raphaël Lepage, flûtiste professionnel et bourgeois de bonne famille, et Saffie, une jeune femme de vingt ans ayant pour tout bien deux pauvres valises et une nationalité allemande bien encombrante. Et « les voilà face à face, l'homme et la femme qui ne se connaissent pas. Ils se tiennent de part et d'autre du seuil de la porte, et ils se dévisagent. Ou plutôt, lui la dévisage et elle... est là ». Tout est là, en effet, dans ces quelques lignes d'une efficacité à toute épreuve, qui manifestent la maîtrise parfaite de l'écri-

ture à laquelle est parvenue Nancy Houston : d'une part la curiosité de Raphaël, soit insatiable qui se transformera bientôt en passion ; d'autre part l'indifférence de Saffie, inébranlable et, entre les deux, ce seuil, cette séparation à la fois symbolique et bien réelle que tout l'amour du flûtiste ne parviendra jamais à vaincre. Ils se marieront pourtant. Ils auront même un enfant, Emil. Mais c'est tout simplement parce que « Saffie se laisse faire », en véritable fantôme qui ne fait que traverser une existence choisie par d'autres. Du moins, jusqu'à l'entrée en scène d'Andrès, le luthier juif hongrois qui seul saura remettre en état l'instrument du musicien et ramener la jeune femme à la vie : « La flûte basse de Raphaël est réparée et son mariage est en ruine. » La formule est percutante, tranchante dans son économie même, lucide jusqu'à la cruauté, semblable en cela au style de l'ensemble du roman qui, par sa simplicité (tant sur le plan narratif que sur le plan de l'écriture elle-même), force le lecteur à ouvrir les yeux, ces yeux que tant d'entre nous et Saffie elle-même voudraient garder fermés sur les réalités de l'Histoire en marche, juste là, à la porte de nos petites vies, cette Histoire faite de la Seconde Guerre mondiale, de la guerre d'Algérie, dont les ondes de chocs, aussi destructrices que souterraines, finissent toujours par rattraper ceux qui croyaient s'en sauver. Avec *L'empreinte de l'ange*, Nancy Houston mêle admirablement dimension individuelle et dimension collective, érotisme et culpabilité, souffrance et passion, renouvelant les figures éculées du discours et du scénario amoureux. À chaque ligne, l'émotion est au rendez-vous, malgré le ton parfois volontairement sarcastique d'un narrateur (d'une narratrice ?) qui refuse de disparaître derrière les personnages et revendique ses droits sur la fiction, nous rappelant à l'ordre chaque fois que le récit menace de nous faire oublier la réalité qui grouille là, dehors. Un grand roman, sans l'ombre d'un doute.

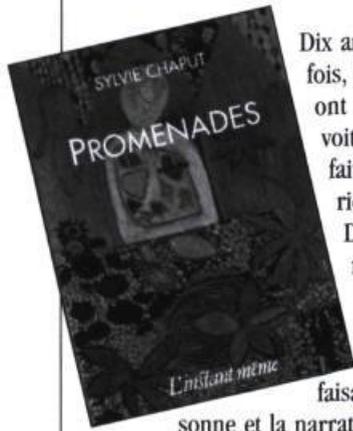
L'amour, au jour le jour

Les amours que nous propose Sylvie Chaput dans ses *Promenades*, si elles ne sont pas directement liées à la grande Histoire, n'en sont pas moins en prise directe sur notre société contemporaine. Hélène et Louis sont dans la trentaine lorsqu'ils se rencontrent, en cet hiver de 1987, sur le bateau qui relie Lévis à Québec. Et s'ils sont tous deux quelque



peu désabusés par leurs relations passés, ils sont encore capables de prendre la chance qui passe :

[...] en se demandant pour la dixième fois comment lui adresser la parole, il vint s'accouder au bastingage, pas trop près d'elle, et dit : Je n'ai pas d'entrée en matière. Elle se tourna vers lui — regard pétillant, nez rosi par le froid — et répondit, au bout d'un moment : Moi non plus. Ils éclatèrent de rire.



Dix ans plus tard, en cet autre hiver, de 1996 cette fois, les deux amants ont moins le cœur à rire. Ils ont quarante-cinq ans, un appartement, une voiture, un métier qui ne les satisfait pas tout à fait, et se sentent lentement sombrer dans le ridicule des « baby-boomers du troisième âge ». De la première discussion sur le bateau de leur rencontre à cette autre qui risque de s'avérer ultime, dix ans plus tard, sur les plaines d'Abraham, l'auteure joue sur la chronologie et l'enchevêtrement des voix narratives, faisant alterner la narration à la première personne et la narration à la troisième personne. Les *Promenades* qu'elle nous propose s'effectuent aussi bien dans le temps, faisant défiler sous les yeux du lecteur les différentes étapes de la relation qui unit Louis et Hélène, que dans l'espace, de Québec à Boston, ou dans les consciences de ces êtres qui ne savent plus être à la hauteur de leurs espérances. Mais ces promenades, ce sont aussi celles dont les personnages ressentent l'impérieux besoin : le voyage subit qu'Hélène effectue aux États-Unis en compagnie d'une serveuse qu'elle connaît à peine, ou la balade nocturne sur les Plaines que Louis, en mal de sommeil, propose à sa compagne. Échappatoire ? Ressourcement ? Ces *Promenades* ne mènent pourtant les protagonistes qu'à eux-mêmes, qu'à leurs petites désertions quotidiennes, qu'à leurs blessures intimes et qu'à leurs échecs jamais rachetés.

Véritable récit-puzzle, le roman de Sylvie Chaput, qui déconstruit la chronologie et fragmente la narration, invite le lecteur à recoller les morceaux de l'histoire d'amour d'Hélène et de Louis, tout comme eux-mêmes tentent de le faire, en reconnaissant, en filigrane sous l'intrigue première, le reflet de toute une génération qui ne sait plus trop pour quoi se battre, ni si cela vaut encore la peine de le faire... Le ton du récit, qui se fait tantôt léger, tantôt plus réflexif, comme dans les dialogues au cours desquels les deux protagonistes parlent d'art, de philosophie ou de métaphysique, témoigne du regard critique que l'auteure pose sur la société dans laquelle elle s'inscrit, tout en offrant un ancrage réaliste au roman. Pourtant, ce ne sont pas là les passages les plus réussis du roman. C'est plutôt lorsqu'il s'agit de traquer l'émotion éphémère des moments privilégiés de l'amour (comme dans les premier et dernier chapitres, très réussis), que l'écriture de Sylvie Chaput révèle véritablement toute sa force. Et c'est dans la sobriété et le raccourci que le style de l'auteure, tout comme celui de Nancy Houston, trouve son efficacité. Sylvie Chaput possède à n'en pas douter le sens de la formule. Elle excelle dans les phrases nominales qui résonnent comme des glas, dans les petites notations temporelles ou spatiales qui ressemblent à des didascalies ou rappellent l'écriture d'un scénario, faisant surgir dans l'imagination du lecteur l'essentiel d'une scène, d'une situation, d'un

sentiment, tout en laissant sa part au lecteur, comme en fait foi le dénouement ouvert du récit. En effet, si ce couple atteint son point de rupture, un nouveau départ reste possible. Et le narrateur (ou la narratrice) omniscient, qui pose un regard compatissant sinon attendri sur ces personnages, refuse de donner le fin mot de cette histoire à la fois lucide, pudique et émouvante.

L'amour, la poésie

Pudeur et émotion sont aussi au rendez-vous dans le sixième roman de Gabrielle Poulin, *Qu'est-ce qui passe ici si tard ?*. Jacques Durocher, cinquante-cinq ans, est à la fois poète et professeur de poésie. Il est sur le point de prendre sa retraite. Pour le dernier examen de sa carrière, il a choisi une mise en scène toute particulière : douze tables installées en un cercle parfait, douze bougies pour l'ambiance, et quelques vers choisis méticuleusement pour chacun de ses douze étudiants. Parmi eux, Marie-Ève Vallée, trente ans. Le professeur et son élève se désirent depuis le premier cours, sans se l'être jamais avoué. Il leur reste ces trois petites heures pour faire naître leur histoire. C'est sur ce canevas minimaliste que Gabrielle Poulin a construit un roman d'une puissance étonnante. Car ce résumé rend bien peu justice au magnifique récit que nous offre l'auteure, un récit où se mêlent la réalité et le rêve, la peur et le désir, les espoirs et les souvenirs et où la poésie règne en maître, tant dans la diégèse que dans l'écriture.

C'est en effet la poésie qui constitue le seul véritable lien, le seul moyen de communication entre les protagonistes puisque, durant les trois heures qu'ils vont passer face à face, dans l'espace clos de la salle de classe, ils ne se diront pratiquement rien. Tout ce qui s'est dit, tout ce qui pourra se dire entre eux, l'a été ou le sera par l'intermédiaire de ces vers que le professeur ne murmurait que pour son étudiante et par ceux qu'il a inscrits sur son questionnaire d'examen. Jacques Durocher a emprunté à Rimbaud, à Éluard et à Celan les formules magiques censées lui ouvrir les portes de l'imaginaire de celle qu'il aime. « Compte et raconte, l'horloge, celle-ci aussi va s'épuiser », lui chuchote-t-il par l'entremise du poète. Et de fait, pendant trois heures, Marie-Ève va prendre le risque des mots, elle va ouvrir son cœur et son âme au papier, remontant le fil de ses souvenirs, de ses angoisses, de ses attentes, confiant son amour à la page. Le récit, plongeant alternativement le lecteur dans la conscience du professeur et dans celle de l'élève, est de ceux où, concrètement parlant, il ne se passe rien, ou presque. Et pourtant, tout est là, dans le pouvoir du langage, dans ce retour aux sources de l'enfance, de la parole, et surtout du « poïen », cet acte poétique qui, devenu véritable acte amoureux sous la plume de l'auteure et sous celle de son personnage, est seul capable d'établir une passerelle délicate entre les êtres, les âmes. À la puissance mortifère dont le protagoniste se sait détenteur, la poésie offre seule une contrepartie porteuse de vie. En ce sens, le magnifique roman de Gabrielle Poulin rejoint cette autre œuvre d'une poète québécoise, pour nous rappeler avec confiance qu'« aucune mort, jamais, ne saurait être antidote contre l'éblouissement » (*Le deuil du soleil*, Madeleine Gagnon). À déguster lentement, pour retrouver le charme, au sens fort, de toute poésie et de toute fiction dignes de ces noms.



Gabrielle Poulin